

1. ÉTÉ 2003

Cracher ! Cracher dans le lac Trasimène ! Voilà ce que je meurs d'envie de faire sur la vedette qui dessert les îles Maggiore, Minore et Polvese.

Une envie irrépressible de lancer quelques gouttes salées de ma salive dans cette eau douce de la douce Ombrie. Je jette un coup d'œil à droite et à gauche mais il y a beaucoup de monde autour de moi. Tous les passagers, touristes et autochtones, ont pris d'assaut les places extérieures. Il fait une chaleur de plomb et le moindre souffle est une bénédiction. Que penseraient ces gens à la vue d'une bourgeoise de la cinquantaine en train de faire le lama par dessus bord ? Je ne crache pas par rébellion ou par mépris. Le lac Trasimène ne m'a rien fait ni rien pris. Non, c'est mon lac à moi, ma nappe phréatique où se sont accumulées toutes les larmes que je n'ai pas versées, qui déborde.

Cracher n'est pas tout à fait le terme qui convient. Ma salive n'a rien à voir avec les immondes glaviots raclés au tréfonds des poumons qui parsèment les trottoirs. C'est juste de l'écume de surface bien blanche, avec plein de petites bulles comme la mousse du champagne. Rien de sale ! Je la sème sur mon passage comme des pointillés.

Trêve de métaphores ! J'ai 55 ans, une trachéotomie et une sonde gastrique. Je ne peux plus ni parler, ni manger, ni boire, pas même avaler ma salive. Mon œsophage, maltraité par les interventions chirurgicales et la radiothérapie, est hermétiquement fermé et ne laisse rien passer. Le crachoir est un accessoire qui ne me quitte plus, en plastique bleu ciel, fermé par un couvercle, pour le sac, des gobelets blancs dans des timbales d'argent à la maison. Il y en a partout dans chaque pièce et dans la boîte à gants de la voiture. Je ne peux plus parler mais je tiens le crachoir en toutes circonstances.